

VIEUX PAPIERS

D'UN IMPRIMEUR

PAR

M. AIMÉ VINGTRINIER

SCÈNES ET RÉCITS, IMITATIONS, LES ÉPINES.



LYON

IMPRIMERIE D'AIMÉ VINGTRINIER

Quai Saint-Antoine, 35

1859

VIEUX PAPIERS

D'UN

IMPRIMEUR

SCÈNES ET RÉCITS, IMITATIONS, LES ÉPINES.

SCÈNES ET RÉCITS.

LE COMTE DE CHALON

LÉGENDE.

I.

Il faisait bien froid, cette année-là, dans le beau duché de Bourgogne ; les loups hurlaient sur les bords de la Saône et osaient rôder jusqu'aux portes de Mâcon ; les cygnes traversaient les brouillards à une grande hauteur ; les oies sauvages venaient s'abattre en troupes dans *la Prairie*, et les corbeaux, après s'être reposés un instant sous la surveillance des sentinelles, se hâtaient de reprendre leur vol et de se diriger vers le midi.

La noble terre de Bagé n'était pas plus épargnée par les frimats. La neige couvrait tous les bouleaux, et les étangs gelés portaient facilement le bûcheron qui se hasardait sur la glace avec sa lourde charge sur ses épaules.

« Il fait encore plus froid aujourd'hui qu'hier, disait un jeune ménestrel marchant seul sur la route blanche de neige, et remontant la Saône qu'il apercevait à sa gauche à travers un voile de vapeurs ; jamais ma harpe ne m'a semblé si pesante ; les villages que je traverse sont habités par des Sarrasins, et je ne veux pas m'arrêter chez eux ; les hommes d'armes du comte Gérard m'ont repoussé et m'ont appelé vagabond. Personne n'a voulu écouter mes ballades, ni me donner une place au coin du feu. Oh ! ville inhospitalière de Mâcon, tu n'aimes pas les arts ! Si

Dieu exauce ma prière, jamais poète ne naîtra dans tes murs. »

Et il marchait, sa toque fourrée enfoncée sur ses oreilles, ses mains dans son pourpoint, sa harpe sur son dos, et ayant devant lui une grande plaine en perspective.

Enfin, il aperçut dans le lointain quelques maisons; à sa droite, au sommet d'une colline, s'élevait un puissant manoir.

— C'est le château des sires de Gorrevod, se dit-il en s'arrêtant; irai-je y demander l'hospitalité? Les sires de Gorrevod sont généreux, et jamais leurs varlets n'ont renvoyé un ménestrel... N'importe, j'aime mieux coucher dans une chaumière. Là je trouverai plus de bienveillance et de gaieté; les châteaux ne sont pas les seuls à posséder le bien-être et le bonheur.

Cependant, arrivé sur les bords de la Reyssouze, son oreille fut agréablement flattée par le bruit d'un moulin; une fumée épaisse qui s'élevait de la cheminée et qui se balançait dans les brouillards, semblait lui présager que là on devait goûter toutes les délices de la vie; mais pour arriver à ce but, un pont était à traverser. A l'entrée du pont, devant une maison-forte flanquée de tourelles, était un poteau portant un écusson d'azur au chevron d'or. Au pied du poteau, un grand chien attaché à une chaîne aboya. Un homme parut sur le seuil de la maison; malgré l'envie que le voyageur avait de passer outre, il fallut parlementer.

— Voyons, beau sire ménestrel, dit le gardien du pont, veux-tu enrichir le trésor des sires de Gorrevod de quelque pièce de monnaie, ou charmer les oreilles du gardien du pont par une ballade? Décide-toi, car j'ai grand'hâte de rentrer.

— Il fait bien froid pour chanter, dit le ménestrel.

— Eh bien! paie.

— Je n'ai pas une obole dans mon escarcelle, répondit le voyageur.

— Alors reste de ce côté-ci de la Reyssouze. Il ne valait pas la peine de me faire prendre froid pour m'annoncer que tu ne voulais pas traverser.

— Si je ne puis passer de l'autre côté de la rivière pour obtenir un toit et un abri, c'est à vous que je serai obligé de les de-

mander. Aussi bien je vois que vous avez compagnie, et je ne ferai qu'un convive de plus.

— Tu as raison, dit le gardien en souriant, entre chez moi et tu nous diras des nouvelles.

Un feu ardent brillait dans la cheminée ; un morceau de venaison cuisait enfilé à une broche de fer ; quelques voisins assis devant le feu sur des escabeaux, suivaient les progrès de la cuisson ; une jeune femme allait et venait, se livrant aux occupations du ménage.

— J'amène un compagnon, dit le gardien ; on trouvera sans peine dans le souper de quoi nourrir un convive de plus.

— Qu'il soit le bienvenu, dit la femme.

— Et il chantera une ballade, ajoutèrent les voisins.

Le ménestrel secoua la neige qui le couvrait, et joyeusement il vint prendre place au coin du feu.

Bientôt chacun tirant son coutelas, détacha un morceau de viande qu'il piqua de la pointe de son instrument. Un morceau de pain tenait lieu d'assiette ; la flamme du foyer réjouissait les convives. Le broc, qui circulait de mains en mains, leur versait la gaité. Rien ne manquait à ce repas.

—Maintenant une ballade, dit le gardien, ou une histoire bien effrayante qui nous empêche de dormir.

— Volontiers, dit le ménestrel, et, voyant que les convives l'écoutaient, il commença :

II.

« Où va le comte de Châlon ? Son cheval hennit d'impatience, et les écuyers ont peine à le retenir. Les soudarts, qui remplissaient hier les cabarets de la ville, se dirigent en toute hâte vers le lieu du rendez-vous. A la tête de cette armée vaillante et nombreuse, quel ennemi Guillaume va-t-il combattre ? En quel endroit va-t-il cueillir une moisson de lauriers ?

La moisson que le comte de Châlon va cueillir, il la trouvera dans les chaumières incendiées, dans les campagnes dévastées ; et les prisonniers qu'il ramènera seront des femmes, des enfants.

Perfide et sanguinaire, tous les moyens lui sont bons pour réussir, et il sera joyeux si, à son retour, il peut remplir ses coffres d'un or, hélas ! mouillé de larmes.

Voici le comte ! son front est orgueilleux, son regard est cruel. Il part, et le peuple qu'il laisse dans sa ville ne sait s'il doit craindre ou se réjouir. Les officiers qui gardent le château ont été choisis par le maître ; c'est assez dire que la douceur n'est pas leur vertu.

« A Tournus ! » crie le comte à ses hommes d'armes. — A Tournus ! répètent ses compagnons ; et cette armée d'aventuriers se réjouit, car l'abbaye de Tournus est riche et puissante. De combien de trésors le pillage va les enrichir ! Et déjà les soudarts croient voir mille dépouilles sur leurs chevaux, et une colonne de feu s'élevant brillante et légère au-dessus des deux vieilles tours de l'abbaye.

L'armée suit le cours de la Saône, mais bientôt le comte divise en deux parts ses soldats ; une des deux, la plus nombreuse, se dirigera vers Tournus, elle ne doit pas s'y arrêter ; on demandera aux moines une rançon ; qu'ils la donnent ou qu'ils la refusent, on continuera la marche sur Mâcon, sauf à revenir plus tard avec le fer, le feu et la vengeance.

L'autre part, la plus terrible, remonte le cours de la Grône avec le comte de Chalon. Le comte sourit en voyant cette riche vallée ; tout est saccagé et pillé. Les hommes, les femmes, les enfants s'enfuient en voyant de loin une colonne de poussière et de fumée. Le soir, les soudarts étaient las de détruire et de brûler.

Où campèrent-ils ? En quel endroit assez abandonné du ciel voulurent-ils s'arrêter dans leur course ? Ce fut, dit-on, à Cormatin. Bien des années durent s'écouler avant que le malheureux village pût relever toutes ses ruines, et effacer les traces d'une nuit de repos et de plaisir.

En ce temps-là régnait à Cluny, car comment nommer autrement le pouvoir de l'abbé ? en ce temps-là régnait à Cluny Pierre, un vieillard, que sa douceur et ses vertus avaient fait surnommer : le Vénérable.

Pierre était sorti dès le matin de l'Abbaye, monté sur une mule et accompagné de quelques serviteurs. Il allait visiter ses vassaux de la vallée de la Grône, et déjà il était heureux des consolations qu'il allait répandre. Combien il allait soulager de misères ! Combien de larmes il allait essuyer !

Tout à coup une foule éperdue se précipite à sa rencontre ; ses chers vassaux dispersés, poursuivis par des hommes d'armes, s'offrent à lui couverts de poussière et de sang. Lui s'arrête, interroge et doute encore ; mais bientôt il voit dans le lointain des soldats.

Ils arrivent en poussant de grands cris ; à leur tête est le comte de Chalon. La majesté du saint abbé ne les arrête pas. Pierre est saisi, lié et garrotté, et, comme autrefois le Sauveur du monde, le juste chargé de fers se voit insulté par les criminels. — Guillaume, Guillaume, dit l'abbé, il est un Dieu, et tu n'auras pas porté en vain la main sur l'élu du Seigneur. — S'il est un Dieu, dit le comte, je l'ignore ; je ne connais pas de suzerain au-dessus de moi, et tant que je pourrai conduire un coursier et lever la lance, je n'admettrai pas même de rival.

Les vassaux avaient continué à fuir, et les soldats les poursuivaient. Vers le milieu de la journée, ils voient enfin au fond de la vallée un monde de clochers ; les vitraux, les toits brillent au soleil : c'est la riche, la puissante abbaye de Cluny, l'orgueil de la chrétienté et la terreur de l'hérésie.

Les soldats s'élancent contre ses murs, les portes sont enfoncées, les défenseurs sont massacrés. Nul des soldats de l'abbé n'ose opposer de résistance. Les assaillants élèvent au milieu d'eux un bouclier qui les garantit et les protège ; ils portent au premier rang Pierre le Vénérable, et c'est lui qui est cause de la prise de la ville et de l'abbaye.

Pillez les trésors, brûlez, incendiez, votre chef vous encourage, tuez les habitants qui résistent, courez de rues en rues, promenez la flamme et le fer ; quant à Guillaume, il a son chemin tracé, il dédaigne un plaisir vulgaire, et c'est vers la magnifique église qu'il a dirigé son coursier.

Les portes en sont fermées, un coup de bélier les brise, et le

comte entre à cheval sous ces voûtes silencieuses. Ses compagnons le suivent, et les échos épouvantés se réveillent en répétant des blasphèmes inconnus.

Le bruit des pas des chevaux retentit sous les nefs saintes; les cris, les jurements éclatent de tous côtés, et Guillaume, l'impie Guillaume, fait escalader à son cheval la barrière du sanctuaire; le cheval lui-même a henni de frayeur.

— De l'avoine pour mon cheval ! s'écria-t-il. Et, attachant son coursier à l'angle de l'autel, il verse l'avoine sur la table sainte ; le cheval refuse d'y toucher, et, la crinière hérissée, se renverse immobile et tremblant. Voyait-il sur l'autel un ange à l'épée flamboyante ? nul ne le sait, mais au même instant, de la voûte de l'église, un grand éclat de rire retentit.

— Qui donc rit ainsi ? dit le comte ; mais nul ne rit parmi ses compagnons. — C'est l'écho, dit-il ; et prenant sa hache d'armes, il frappe la porte de la sacristie à coups redoublés.

La cupidité se réveille parmi les aventuriers ; les coups de hache font voler la porte en éclats, et la foule qui se précipite voit les trésors qu'ont envoyés depuis deux siècles tous les rois de la chrétienté.

A moi le ciboire ! à moi le calice ! à moi les riches ornements ! Dirons-nous le trésor pillé, les moines dispersés, la ville consternée, et l'orgie se ruant à travers le pillage et la désolation ? Quelle nuit affreuse ! Si Dieu voit sans les punir tant de crimes, où donc est le pouvoir de Dieu ?

— « A Mâcon ! » dit tout à coup le comte, et les trompettes donnent le signal du départ. Le jour paraît à peine, mais pour ces rapides expéditions les moments sont précieux. Déjà on sait que le sire de Brancion rassemble ses vassaux. Privé d'une partie de son armée, Guillaume ne veut pas compromettre ses avantages dans un combat incertain et sans profit.

Le castel de Berzé est emporté d'assaut. Le sire de Berzé, à son retour, trouvera son château ruiné, ses serviteurs égorgés, et, quand il demandera ce qu'est devenue sa jeune épouse, il apprendra qu'elle est au pouvoir du vainqueur.

C'est Guillaume qui emmène la jeune châtelaine ; jamais, dans

ses courses, pareil trésor n'est tombé dans ses mains. Sybille est la plus belle des filles de la Bourgogne, mais dans ce moment ses beaux yeux sont pleins de larmes et ses mains sont chargées de fers.

Les courriers se succèdent rapides et incessants. Mâcon est là environné de deux armées. Deux troupes altérées de sang montent à l'assaut de ses murailles. Au nord et au midi flotte l'étendard de Châlon.

Au pillage ! La ville de Mâcon est riche aussi ; tout est à nous, même ses jeunes filles ! Que la Saône porte au loin des débris ! Si partout flottent des cadavres, c'est que le comte de Châlon est un vaillant guerrier.

L'évêque a fui. Vrai Dieu ! comme il aurait orné notre triomphe ! Il se serait assis près de nous à la table du festin, et il aurait partagé tous nos plaisirs.

Qu'on revête les ornements sacerdotaux, qu'on couvre la table des vases sacrés et qu'on s'enivre. Soldats, le comte de Châlon vous invite à son festin. La mitre sainte orne son front, et le calice est devant lui.

A ses côtés deux convives sont assis, à sa gauche Pierre le Vénérable, à sa droite Sybille de Berzé. Des hommes, le sabre nu, sont derrière eux. — Mon Dieu, le permettrez-vous, dit l'abbé ! — Mourir avant ! dit la châtelaine. — Le comte lance un regard terrible au vieillard, et sa main droite prend la taille de la jeune femme.

Sa main gauche saisit un des vases sacrés. — A boire ! — Le calice est plein. — C'est à vous que je bois, madame. — Un bruit étrange retentit dans l'escalier. Les hommes d'armes portent la main sur leur épée. — Qui veut porter cette santé ? — C'est moi, dit un chevalier de haute taille qui paraît sur le seuil de la porte et s'arrête immobile. Le comte de Châlon se lève, les hommes d'armes s'élancent, le chevalier inconnu étend la main.

Place ! dit-il d'une voix sombre. Tous les convives effrayés regardent ses armes noires. A travers sa visière abaissée ses

yeux semblent lancer des flammes. Un singulier craquement se fait entendre à chacun de ses pas.

Il s'avance à pas lents. La foule s'ouvre. Lui s'approche du comte de Châlon, et, le prenant par le bras, le fait sortir de table et l'entraîne avec lui.

Qu'elle est cette puissance qui dompte le comte de Châlon et qui domine les convives ? Guillaume suit cet inconnu, descend avec lui l'escalier et s'avance au milieu de la cour. Un cheval noir, gigantesque et immobile, les attend. Guillaume met le pied à l'étrier ; il est en selle, et le chevalier se place derrière lui.

L'inconnu brandit sa lance. Un tremblement de terre ébranle la ville de Mâcon ; Guillaume, indomptable encore, saisit les rênes du coursier, et dit : où allons-nous ?

En enfer ! répond une voix, et cheval et cavaliers ont disparu. Quand le jour se leva, on trouva Pierre le Vénérable en prière ; Sybille était évanouie ; les soldats du comte de Châlon fuyaient épouvantés.

Huit jours après, le fils du comte de Châlon, à pied et couvert de cendres et de poussière, s'avancait humble et tremblant sur le seuil de l'église de Cluny, et Pierre le Vénérable lui jetait sur les épaules l'habit de moine de l'abbaye.

Ainsi est puni le crime, même sur cette terre ; et pendant que le bras de Dieu s'appesantit sur le coupable, le poète, ministre de sa justice, immortalise le criminel, et jette son nom flétri à la postérité. »

III.

Ainsi chanta le ménestrel, et quand son chant fut fini, les loups hurlèrent autour de la maison du gardien. Le feu à moitié éteint ne jetait plus dans la salle qu'une faible lueur, et les voisins endormis reposaient près du foyer la tête sur leurs genoux.

Seule, la jeune femme écoutait encore. Ses grands yeux exprimaient la crainte et l'intérêt ; elle s'approcha en souriant et tendit la main au ménestrel.

UN DÉJEUNER

PROVERBE.

PERSONNAGES.

LISBETH.

FRÉDÉRIC II.

VERNER, ancien militaire, père de Lisbeth.

HERMANN, amoureux de Lisbeth.

VOISINS, OFFICIERS.

(La scène se passe devant la maison de Verner, à l'entrée d'un jardin.
Dans le lointain on aperçoit la ville de Berlin. On sait que Frédéric II
s'habillait très-simplement.)

SCÈNE PREMIÈRE.

Verner, Lisbeth, Hermann, voisins.

Verner.

Hermann.

Allons, va-t-en, tu n'auras pas ma fille;
Elle sera la femme d'un soldat.
Tu veux entrer, dis-tu, dans ma famille
Et tu n'en as ni l'habit, ni l'état.

Allons, voisin, donnez-moi votre fille,
Quand je l'aurai, je me ferai soldat.
Ayant l'honneur d'être de la famille,
Il faudra bien que j'en prenne l'état.

Lisbeth.

Voisins.

Allons, bon père, écoutez votre fille;
Je le connais, il se fera soldat.
Admis par vous au sein de la famille,
Il faudra bien qu'il en prenne l'état.

Allons, voisin, donnez-lui votre fille,
On le connaît, il se fera soldat.
Admis par vous au sein de la famille,
Il faudra bien qu'il en prenne l'état.

Verner.

J'ai vu le jour au sein d'une bataille ;
 Dans ce temps-là ce n'était pas un jeu.
 J'ouvris l'oreille au bruit de la mitraille,
 Et je reçus le baptême de feu.
 En souriant je grandis dans la guerre ;
 Je vis l'Europe, assis sur un caisson,
 Et ,dans ses bras, quand me berçait ma mère,
 Toujours au loin rugissait le canon.

De nos ayeux j'ai gardé la mémoire,
 Comme ils ont fait, j'ai servi mon pays ;
 A l'or, comme eux, j'ai préféré la gloire....
 Comme eux, parfois, leurs fils furent trahis !
 Parfois, hélas ! le destin fut contraire ;
 Mon sang coula sur un lit de laurier,
 Et maintenant, je gémiss d'être père,
 Car, après moi, je n'ai pas d'héritier !

Lisbeth.

Mais, mon père, Hermann le sera, votre héritier. Seulement il ne veut aller là-bas.... se mettre en possession de votre gloire, que lorsqu'il pourra s'y présenter comme votre fils.

Verner.

Ah ! ah !

Hermann.

Et, je vous l'ai dit cent fois, papa Verner , je ne veux pas absolument aller chercher ce que vous me destinez sur les champs de bataille , avant d'être bien sûr que vous ne donnerez pas à un autre, pendant mon absence, ce que vous avez ici de meilleur.

Verner.

Qu'appelles-tu ce que j'ai de meilleur ?

Hermann.

Eh ! parbleu ! votre fille.

Verner.

Tu la préfères à l'honneur d'être soldat ? Tu n'en es pas digne.

Lisbeth.

Hermann, Voisins.

Allons, bon père, etc.

Allons, voisin, etc.

Verner, (*s'en allant avec les voisins*).

Non, non, va-t-en, tu n'auras pas ma fille, etc.

SCÈNE II.

Lisbeth, Hermann.

Hermann.

Eh bien ! c'est tous les jours comme cela. Il me dit : fais-toi soldat, et je te donnerai Lisbeth. Je lui réponds : donnez-moi Lisbeth, et je me fais soldat. Il est entêté, je le suis aussi. Nous verrons qui aura le dernier.

Lisbeth.

C'est mon père qui cédera.

Hermann.

Vous croyez ?

Lisbeth.

J'en suis sûre.

Hermann.

Alors, vous ne le connaissez pas, votre père. Je n'ai jamais vu homme entier comme lui ; quand il a une idée dans la tête, il y tient ; on ne peut pas la lui arracher. De Vienne à Berlin, et entre ces deux villes les entêtés ne manquent pas, de Vienne à Berlin, en comptant le roi, on ne trouverait pas son pareil.

Lisbeth.

J'ai écrit une lettre qui lui fera bien baisser pavillon.

Hermann.

Au roi ?

Lisbeth.

Non.

Hermann.

A votre père ?

Lisbeth.

J'ai écrit à mon grand père. Le roi a bien aussi sa volonté, à ce qu'on dit ; mais, mon grand père ! je me le rappelle. Il fallait voir !.... J'avais sept ans, quand il vint nous faire visite avant cette campagne où il a été envoyé en Russie, et où il est resté si longtemps. Il était si bon ! si bon ! Il me faisait sauter sur ses genoux ; je le faisais chanter, danser, conter des histoires ; j'en faisais ce que je voulais. Mais, quand mon père lui parlait, c'était avec une soumission et un respect ! Et quand mon grand père lui adressait la parole, c'était avec une sévérité ! Et il me disait : « Vois-tu, j'ai toujours élevé ton père à la hussarde. » — Mais vous êtes trop méchant, grand père, lui répondais-je. Alors, il m'embrassait en ajoutant : Ah ! toi, petit démon, tu es bien heureuse de n'être qu'une fille.

Hermann.

Eh bien ?

Lisbeth.

Vous ne comprenez pas ? On croyait qu'il avait péri, le grand père. A la paix, on a reçu de ses nouvelles, et il vient d'être compris dans le dernier échange des prisonniers. Il a été longtemps malade ; enfin, il est arrivé à Berlin, et, comme il a beaucoup souffert, le roi lui a donné une place aux Invalides. C'est aujourd'hui qu'il doit venir nous voir pour la première fois, après une si longue absence. Bon grand père, comme j'aurai du bonheur à l'embrasser, à le caresser, à lui faire oublier ses peines ! Il sera enchanté de me voir si grande, et, pour que mon père ne le prévienne pas contre vous, je lui ai écrit. Je lui ai dit que vous vouliez m'épouser, que mon père ne disait pas non, mais qu'il y mettait des conditions

qu'il fallait faire supprimer. Lui, pour me faire plaisir, va joliment faire la morale.

Verner, (*de l'intérieur*).

Lisbeth !

Lisbeth.

Mon père !

Hermann.

Vous allez voir comme il va se fâcher.

Verner.

Hermann est-il encore là ?

Lisbeth.

Oui, mon père.

Verner.

Dis-lui qu'il s'en aille.

Hermann.

C'est simple et c'est court.

Hermann.

Lisbeth.

Adieu, Lisbeth, gentille amie,
Adieu, mais non pas sans retour.
Je t'ai fait serment pour la vie,
Tu peux compter sur mon amour.
S'il faut partir, si mon absence
Doit seule m'obtenir ta main,
Dis-moi le doux mot d'espérance,
Et je me fais soldat demain.

Hermann, adieu; de ton amie
Garde l'image à ton retour.
Elle a fait serment pour la vie ;
Tu peux compter sur son amour.
Toujours fidèle, en ton absence,
Nul n'obtiendra jamais sa main.
Adieu, bon courage, espérance....
Tout peut changer avant demain.

Hermann.

Calme mon cœur ; en partant je soupire.

De mes rivaux la foule est près de toi ;

De tes serments tu pourras te dédire !

Lisbeth.

Ami, jamais je n'ai trahi ma foi.

Hermann.

Lisbeth.

Adieu, Lisbeth, gentille amie, etc. Hermann, adieu, de ton amie, etc.

Lisbeth.

Tenez, le voyez-vous, là-bas, qui vient appuyé sur sa canne?
Allez vous-en ; qu'il ne vous voie pas avec moi. Je le prépa-

rera tout doucement. Je lui parlerai de vous et, quand il demandera à vous voir, je vous appellerai. Vous entendez ?

Hermann.

Oui, oui.

Lisbeth.

Vous ne vous éloignerez pas ?

Hermann.

N'ayez pas peur.

SCÈNE III.

Lisbeth *seule*.

Oh ! comme je tremble ! C'est singulier, cela. C'est tout au plus si je pourrai parler. Voyons, courons vite à sa rencontre.

SCÈNE IV.

Lisbeth, Frédéric.

(Lisbeth lui saute au cou, l'embrasse, le caresse et le fait asseoir devant la maison.)

Lisbeth.

Que vous êtes bon, d'être venu ! Que vous avez chaud ! Asseyez-vous vite. Vous serez mieux ici que là-dedans. Mon père est sorti, mais il ne tardera pas à revenir. Nous ne vous attendions que plus tard. Comme il sera heureux de vous voir ! Et moi, donc ! oh ! que je vous embrasse encore.

Frédéric.

Ah ! ça ! elle est gentille, cette petite.

Lisbeth.

Quand vous n'aurez plus aussi chaud, je vous apporterai votre déjeuner ; il est tout prêt.

Frédéric.

Vraiment ?

Lisbeth.

Je crois bien. Tout ce que vous préférez, du moins autant que j'ai pu me rappeler. Et ma lettre ? vous l'avez reçue ?

Frédéric.

Ta lettre? Certainement, mon enfant. (*A part.*) Il paraît que j'ai reçu une lettre.

Lisbeth.

Et qu'en dites-vous?

Frédéric.

Ah ! mon enfant, tu es bien curieuse.

Lisbeth.

J'avais tant peur qu'on ne vous laissât pas sortir !

Frédéric.

Et qui donc m'en aurait empêché?

Lisbeth.

Votre gouverneur. On le dit si méchant.

Frédéric.

Il est méchant, mon gouverneur ? De qui parles-tu ?

Lisbeth.

Mais, grand père....

Frédéric (*à part*).

Il paraît que je suis son grand père. (*Haut*). Eh bien ?

Lisbeth.

Votre gouverneur des Invalides..... c'est un si vilain homme.

Frédéric.

Eh bien ! morbleu ! qui a dit cela ? En voilà une bonne !

Lisbeth.

Tout le monde, grand père ; on dit que pour la moindre chose il met aux arrêts.... Que pour un mot....

Frédéric.

n'oublie pas qu'ils ont donné leur sang à la patrie ; mais pour le reste, nous y mettons ordre.

Lisbeth.

Est-ce que vous avez un grade , grand père ? nous ne le savions pas.

Frédéric.

Vraiment ? Je suis... c'est-à-dire, je ne suis rien, mais quelquefois je donne des conseils.

Lisbeth.

Au Gouverneur ?

Frédéric.

Comme son ancien. Il ne manque pas d'égards pour moi. Et ta lettre, voyons, parlons-en.

Lisbeth.

Grand père, je m'en vais vous servir votre déjeuner, nous en parlerons.

SCÈNE V.

Frédéric, *seul*.

Vraiment elle m'amuse ; et puis, son déjeuner viendra fort à propos. J'ai appétit comme autrefois !

SCÈNE VI.

Frédéric, Lisbeth *apportant à déjeuner*.

Lisbeth.

Tenez, grand père, j'ai tout préparé comme vous l'aimez, et voici de ce vin du petit caveau dont nous avons encore conservé quelques bouteilles pour votre retour. Ceci est le solide. Ici les fruits. Voilà tout. Mais dites-moi, m'auriez-vous reconnue ?

Frédéric (*riant*).

Non, j'avoue que je ne te reconnaissais pas.

Lisbeth.

C'est qu'il y a longtemps. J'ai grandi. J'avais sept ans quand

vous nous avez quittés pour la dernière fois. L'année suivante vous avez été fait prisonnier. Vous avez passé deux ans dans les prisons de Moscou, et six ans en Sibérie ; vous avez mis six mois pour revenir ; cela fait que j'ai seize ans et demi, bientôt dix-sept. On change pendant ce temps-là.

Frédéric déjeunant.

C'est juste. Et toi, m'as-tu reconnu ?

Lisbeth.

Oh ! tout de suite, grand père. C'est-à-dire, je vous croyais un peu plus grand, et vous n'avez pas tout à fait la figure que je m'imaginais. Je vous voyais dans ma pensée. C'était bien à peu près cela, mais cependant c'était autrement. C'est égal ; c'est bien vous, et pourvu que vous aimiez toujours votre petite fille, elle sera bien contente, quoique vous ne la fassiez plus sauter comme autrefois sur vos genoux.

Frédéric.

Le fait est que tu serais un peu grande. Mais j'y pense ; à ton âge, n'aurais-tu pas un peu envie de te marier ?

Lisbeth.

C'est bien pour cela que je vous ai écrit, grand père.

Frédéric.

A cause de ton mariage ?

Lisbeth.

Oui, grand père.

Frédéric.

Avec qui ?

Lisbeth.

Toujours avec Hermann... C'est mon père...

Frédéric.

Ah ! oui, ton père veut te le faire épouser et toi tu ne veux pas.

Lisbeth.

Mais c'est tout le contraire. Je ne demande pas mieux

de l'épouser. Si vous aviez lu ma lettre vous auriez su cela. C'est mon père...

Frédéric.

Allons, tu t'impaticentes. Et que fait-il, ton Hermann ?

Lisbeth.

Mais, vraiment, grand père, je ne vous comprends plus. Hermann est le fils de votre plus ancien ami, de notre plus près voisin. Nous avons été élevés ensemble, nous nous voyons tous les jours. Son père vous aime tant et il parle si souvent de vous !... Grâce à cette amitié, il consent à notre mariage. Il a du bien, Hermann. Il est gentil, bon, quoique un peu vif. Il est grand, bel homme, joli garçon.

Frédéric.

Eh bien, épouse-le.

Lisbeth.

C'est que mon père s'y oppose.

Frédéric.

Eh ! qu'importe ? On ne l'écoute pas.

Lisbeth.

Oh ! grand père !

Frédéric.

Non ! non ! diable ! il faut l'écouter. Mon enfant !....
(à part) Je ne sais pas comment elle s'appelle ; (haut) il ne faut jamais manquer de respect à ses parents. (à part) Je donne de jolis conseils. (haut) Va vers ton père et dis-lui... Monsieur... (à part). Allons bon, je ne sais pas non plus comment s'appelle mon fils.

Lisbeth.

Je dirai : Monsieur... à mon père ?..

Frédéric.

Tu lui diras : Monsieur mon père.

Lisbeth.

J'ai peur que la tête ne lui ait déménagé, à mon pauvre grand père ; il a tant souffert.

Frédéric.

Ou plutôt tu lui diras : mon cher père, vous ne voulez pas que j'épouse Hermann, parce que... pourquoi ne veut-il pas que tu épouses Hermann ?

Lisbeth, *tristement*.

Sa tête n'y est plus... parce que Hermann ne veut pas être soldat.

Frédéric.

Être soldat ! morbleu, je le crois bien !
Honte à l'enfant ingrat pour sa patrie,
Lâche, sans cœur et mauvais citoyen
Qui près de nous craint d'exposer sa vie.

Frédéric (*frappant du pied et agitant sa canne*).

Lisbeth.

Hermann ! Hermann ! au secours !

Quand le pays appelle ses enfants,

(au secours !

Quand le canon s'éveille à la frontière Comme le feu jaillit de sa paupière !

Honte à qui reste au sein de sa chaumière
Grand père, hélas ! n'a plus sa tête
(entière !

Et ne vient pas parmi les combattants.

Hermann.

Hé bien ! eh bien ! en veut-on à vos
(jours ?

SCÈNE VII.

Les précédents, Hermann.

Frédéric.

Hermann, Lisbeth.

Approche, avance... Il est joli garçon;
Bien découplé, beau corps, belle pres-
(tance

Frédéric.

Pourquoi, mon joli militaire,
Ne veux-tu pas servir le roi ?

Hermann.

Le servir ne peut que me plaire,
Mais Lisbeth m'a promis sa foi.

Frédéric.

Eh bien ?

Hermann.

Verner dans sa famille
Ne voudrait voir que des soldats.

Frédéric.

Pars.

Hermann.

Et si l'on donne la fille
Avant mon retour des combats ?

Hermann.

Lisbeth.

Frédéric.

Son époux, je suis militaire.	Mon époux, il est militaire ;	Il est trop joli militaire
Elle d'abord et puis le roi ;	A moi d'abord, ensuite au roi.	Pour pouvoir échapper au roi
Oui, cet état saurait me plaire	Oui, cet état saura lui plaire	Il faut terminer cette affaire,
Si de Lisbeth j'avais la foi.	Quand il m'aura donné sa foi.	Elle d'abord ; ensuite moi.

Frédéric.

Dès aujourd'hui je te mets dans la garde.
Viens à Berlin parler au colonel.

TRIO

(à *Lisbeth*) Ton mariage me regarde.

(à *Hermann*) Ne va pas manquer à l'appel.

Lisbeth *s'approchant.*

Bon grand père, votre enfant
Fait humble demande ;
Reposez-vous un instant ;
La course est si grande !
Depuis Berlin jusqu'ici
C'est loin à votre âge.
On est comme à Sans-Souci
Dans notre village.

Vous resterez tout le jour
Près de votre fille
Et vous direz au retour
Si je suis gentille.
Je chanterai des chansons
De guerre et de gloire
Et ce soir nous conterons
Quelque vieille histoire.

Frédéric.

Bons enfants, on est bien ici.

Hermann.

Il est mieux.

Lisbeth.

Quelle différence !

Frédéric.

Je suis plus gai qu'à Sans-Souci.

Hermann.

Allons, bon ! cela recommence !

Frédéric.

Auprès de toi je passerais ma vie.
On est si bien, servi par cette enfant !
Aux gens de cour ne portez pas envie ;
Votre bonheur, mes amis, est plus grand.
On passe ici doucement la journée

Sans courtisans ni flatteurs ennuyeux,
 Et, quand la vie est terminée,
 Sous l'ombrage on repose mieux.

(Il se promène).

SCÈNE VIII.

Les précédents, les voisins.

Les voisins.

Que dites-vous ? que notre vieux Verner
 Est revenu des campagnes lointaines ?

Hermann.

Le voici.

Les voisins.

Ce n'est pas son air.

Ses manières sont plus hautaines.

Il est moins gros, il est moins grand.

Verner est plus large d'épaules.

Celui-ci n'est qu'un intrigant

Qu'il faut chasser à coups de gaules.

Lisbeth.

Oh ! personne n'insultera un vieillard que j'ai reçu chez
 moi, à qui j'ai donné l'hospitalité, et qui n'a eu que le tort
 de céder à mes instances.

Frédéric *revenant*.

Pour être heureux on vous dira peut-être

Qu'il faut avoir un sceptre redouté ;

Aux courtisans courbés devant le maître

Qu'il faut d'un mot dicter sa volonté.

Ah ! ce manteau que le vulgaire encense

Frédéric (*à Lisbeth*).

Pour être heureux sais-tu ce qu'il faut être ?
Jeune, rieuse, aimante, comme toi ;
Chérir d'amour le lieu qui vous vit naître,
Choisir un frère et lui donner sa foi.
Nous, la raison éclaire notre route,
Mais son flambeau, venu je ne sais d'où,
Ne m'a montré que le vide et le doute.

Tous.

Il est fou !

Un voisin.

Dites donc, notre bourgeois, est-ce vrai que vous êtes le grand père de cette petite ?

Frédéric.

Qu'est-ce à dire ? (*à part*) C'est juste, ils ont le droit de m'interroger. — Mon ami, c'est possible.

Les voisins.

Ah ! ah ! ah !.. Eh ! bien que son père arrive, et vous en serez sûr.

Frédéric.

Vraiment ?

Les voisins.

C'est un vieux soldat qui n'aime pas les plaisanteries.

Frédéric.

Ah ! il a servi ?

Lisbeth.

Mon Dieu ! mon Dieu ! Ne lui manquez pas. Hermann, je vous en prie, protégez-le.

Frédéric.

Sois tranquille ; je me protège moi-même. Tu ne regrettes pas ton déjeuner ?

Lisbeth.

Oh ! Monsieur !...

Frédéric.

Frédéric (*à Hermann*).

Eh bien ! veux-tu servir l'Etat ?

Hermann.

Lisbeth.

Verner.

Sire, je serai bon soldat.

Vous verrez s'il est bon soldat. Je suis le père d'un soldat !

Hermann.

La morale se voit d'avance ;
Chacun déjà m'a répondu :

Lisbeth.

Ne jugeons pas sur l'apparence.

Hermann.

Un bienfait n'est jamais perdu.

